

**Lettres québécoises**  
La revue de l'actualité littéraire



**Louis Philippe, Sophie Lepage, Valérie Banville**

Josée Bonneville

Numéro 121, printemps 2006

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/37241ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bonneville, J. (2006). Compte rendu de [Louis Philippe, Sophie Lepage, Valérie Banville]. *Lettres québécoises*, (121), 20–21.

Louis Philippe, *La guerre est une page blanche*,  
Montréal, Les Intouchables, 2005, 188 p., 19,95 \$.

# Dire l'indicible : la guerre !

Comment des gens ordinaires, en temps de paix, en viennent-ils à agir comme des monstres, en temps de guerre ?

**V**oilà la question fondamentale à laquelle Louis Philippe cherche à répondre dans ce roman qui se déroule pendant la guerre civile en ex-Yougoslavie. Des gens ordinaires, c'est-à-dire ni bons ni méchants, ni victimes ni bourreaux, ou plutôt l'un et l'autre, tour à tour, selon les circonstances.

## DES GENS ORDINAIRES...

Un matin, trois adolescentes bosniaques entre 14 et 16 ans quittent leur village assiégé par les Serbes. Elles portent chacune un lourd sac de savons qu'elles vont troquer contre des médicaments dans un village voisin, également assiégé. En chemin, elles rencontrent trois Serbes qui les amèneront à leur camp où elles connaîtront l'horreur. Contrairement à ce qui se passe dans maints romans de guerre, l'empathie du lecteur n'est pas d'emblée acquise à ces victimes qui n'apparaissent pas particulièrement sympathiques : la guide, Majka, s'est fait engrosser par un homme dont la femme venait de perdre les deux jambes en marchant sur une mine, Sejda manipule les autres avec ses pleurs incessants et Burjensa sape, de façon quasi sadique, le moral des deux autres avec ses propos alarmistes. De leur côté, les futurs bourreaux — deux d'entre eux du moins — apparaissent, de prime abord, plutôt aimables. Ce sont des miliciens serbes que rien n'avait préparés à la guerre, « des citoyens transformés en soldats et qui [ont] l'air déguisé dans leurs uniformes » (p. 44). Ils se heurtent bien vite à l'évidence : les enfants désarmés qui les supplient de les laisser partir sont des ennemies. Ils ne veulent aucun mal à ces filles, mais la logique de la guerre prend implacablement le pas sur toute autre considération. En temps de paix, les jeunes gens auraient sans doute fraternisé. Les premiers échanges, une fois la surprise passée, sont d'ailleurs courtois. Mais on est en guerre, et les deux plus jeunes Serbes, dont l'un a pourtant « l'air gentil » (p. 45), violent deux des filles.

## ... DEVENUS DES MONSTRES

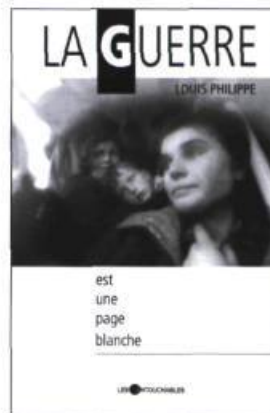
Le roman est écrit à la troisième personne. Jusqu'à la rencontre avec les Serbes, il épouse le point de vue des victimes ; par la suite, il s'intéresse à celui des bourreaux. Avec beaucoup d'intelligence, Louis Philippe démonte patiemment leur mécanisme psychologique en commençant par celui du docteur Milosrd, le tortionnaire chargé de faire parler les trois filles. Il montre comment ce monstre de narcissisme est devenu un monstre tout court quand on lui a donné le pouvoir de faire souffrir les autres et comment il utilise son intelligence pour se justifier et se convaincre — à défaut de pouvoir convaincre les autres — qu'il est un être bon



parce qu'il emploie des méthodes de torture, douloureuses certes, mais qui ne laissent pas de séquelles physiques (il « oublie » de parler des séquelles psychologiques). Il est tellement bon qu'il donne des vitamines à ses victimes, après leur traitement choc, pour les aider à se remettre sur pied ! Il ne se dit pas tortionnaire, mais dolorologue, métier qui, ainsi rebaptisé, lui apparaît presque noble. Louis Philippe montre aussi comment des gens ordinaires, une fois devenus miliciens et coincés dans une situation extraordinaire, la guerre, en viennent

à poser des gestes monstrueux qu'ils auraient à coup sûr eux-mêmes condamnés en temps de paix. Ces gestes appartiennent d'ailleurs autant aux Bosniaques qu'aux Serbes ; l'auteur ne prend pas parti. Les Bosniaques musulmans massacrent les chrétiens de leur village et utilisent comme esclaves sexuels les nièces d'une voisine tuée ; les Serbes, de leur côté, s'apprennent à les massacrer à leur tour et violent à répétition les trois jeunes Bosniaques après avoir lynché leur collègue coupable... d'avoir violé l'une d'elles.

*La guerre est une page blanche* est un roman dur dans lequel l'être humain apparaît d'une grande médiocrité et capable d'une cruauté désespérante. On peut déplorer le fait que ni amitié ni entraide ne viennent — au moins un peu — compenser les horreurs vécues dans le roman ; l'humain en est tout de même capable. Mais l'intérêt, le grand intérêt du roman, est ailleurs : dans la démonstration fouillée et convaincante qu'il fait du processus qui transforme un être censé civilisé en un animal féroce. Il y a là ample matière à réflexion.



LOUIS PHILIPPE

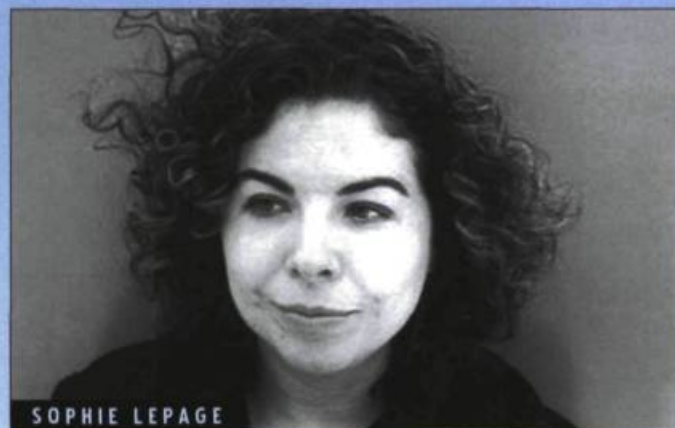
Sophie Lepage, *Lèche-vitrine*,  
Montréal, Triptyque, 2005, 148 p., 19 \$.

# Shopping amoureux

Aimer et consommer : même combat ?

**D**ès les premières lignes, Sophie Lepage associe objets de consommation courante et objets amoureux : « Ce jour-là, Marie s'enticha d'une kyrielle de bagatelles. Parmi elles, une exquise veste bleue et un charmant jeune homme. » (p. 7) Son roman repose sur le postulat que chacun cherche l'âme sœur de la même manière qu'il magasine. Ainsi, Philippe, le « charmant jeune homme » du début, est un consommateur averti ; il fait son « shopping amoureux » (p. 133) comme son shopping tout court : il prend le temps de choisir et dresse minutieusement des listes de critères avant d'acheter quoi que ce soit. Daphnée, la meilleure amie de Marie, doute constamment de ses choix ; elle regrette ses achats et change souvent... d'amant. Marie, elle, qui est une journaliste à la pige, travaille aussi comme « professionnelle du lèche-vitrine » (p. 39) ; elle a obtenu le contrat de dénicher, dans les magasins, des objets

originaux qui sont par la suite présentés aux lectrices d'un magazine féminin. Dans sa vie privée, quand elle voit un objet qui lui plaît, elle ne l'achète pas mais en rêve, qu'il s'agisse d'une veste, d'un chiot, d'une auto ou... d'un jeune homme; même si elle croise celui-ci à plusieurs reprises, elle n'ose pas lui parler. Pour d'autres personnages, la consommation apparaît comme un dérivatif. Ainsi, Claudia, l'ex de Philippe, et Valérie, l'amie du coloc de Philippe, se lancent dans des achats compulsifs pour se consoler, la première d'avoir perdu l'homme de sa vie, et la seconde, de ne pas avoir réussi à se faire aimer de lui. En somme, le magasinage et l'amour constituent les deux pôles essentiels de la vie des personnages.



**UN ROMAN LUDIQUE**

Le roman cherche-t-il à dénoncer le fait que la société de consommation a tout envahi, y compris l'espace amoureux, réduisant ainsi les autres à de simples objets de consommation? On peut certes le déduire des aventures de ces jeunes adultes montréalais qui ne cherchent plus l'amour éternel, comme leurs aînés, et ont compris que l'amour est un produit périssable offert sans garantie prolongée. Ainsi, Philippe ne cherche pas la « femme de sa vie, [mais] plutôt celle de sa prochaine tranche de vie » (p. 50) qu'il évalue à quinze ans environ, la durée de vie d'un électroménager, quoi! Mais ce roman n'est ni didactique ni moralisateur et il ne cherche pas à ébranler les consciences. Il est, au contraire, léger, divertissant. Même si la quête amoureuse des personnages n'est pas exempte de souffrance, elle s'apparente à un jeu, jeu de cache-cache, de colin-maillard, de je-te-cherche-et-te-trouve-ou-pas. À preuve, les très nombreuses coïncidences qui émaillent le récit. Ailleurs, elles seraient agaçantes; ici, elles font sourire. À preuve, aussi, les quiproquos amusants: entre le lit de ses rêves et la femme idéale pour Philippe, entre un jeune homme qui ne plaît pas à Marie et une Lada usagée, entre l'homme idéal et un vibreur pour Valérie.

Le roman est composé de 46 chapitres très courts (deux à trois pages en moyenne) qui s'enchaînent comme des vidéoclips. Leurs titres renvoient souvent aux objets qui peuplent l'univers du roman et ils ne sont pas dénués d'humour: « La veste bleue, les sous noirs et les nouilles orange » (p. 71) ou « Les petits pois froids et l'aura » (p. 109). Sophie Lepage écrit pour des magazines. C'est sans doute là qu'elle a appris à éviter les fioritures inutiles. Terriblement efficace! Ça se déguste comme une crème glacée aux pistaches par un beau soir d'été.

Valérie Banville, *Canons*, Montréal, La courte échelle, 2005, 284 p., 23,95 \$.

# Paraître ou être ?

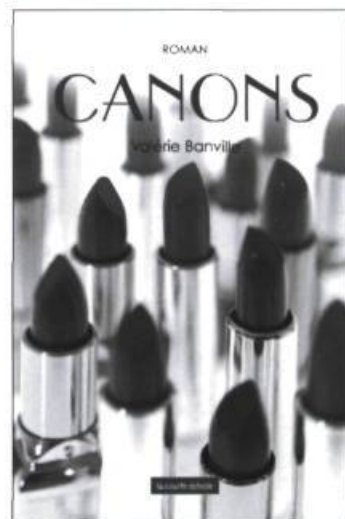
Telle est la question que pose maladroitement le roman.



Le communiqué stipule que « *Canons* pose un regard très réaliste sur le culte de l'image et sur l'idéal de la jeunesse à conserver à tout prix ». Le roman met effectivement ces thèmes en évidence. Son personnage principal, Catherine Montreuil, dirige une entreprise de produits de beauté, ce qui la condamne à être belle. Pour protéger sa beauté des effets du vieillissement, elle a recours à la chirurgie esthétique.

Si cette problématique de l'être versus le paraître se pose avec une grande acuité dans notre société où l'image est sur-

valorisée, elle n'est pas nouvelle pour autant. Il incombait donc à Valérie Banville d'en renouveler le discours, ce qu'elle ne réussit pas à faire. Elle tente pourtant de l'approfondir en la reliant à des problèmes graves tels la rivalité mère/fille, l'anorexie et l'inceste. Malheureusement, elle ne parvient pas à leur donner de la consistance; en ratissant trop large, elle ne fait que les effleurer. Son discours, de plus, a un relent moralisateur agaçant: « [...] il faut regarder ses problèmes en face, apprendre à s'aimer et ne pas vivre selon les apparences. »



Je veux bien, mais il faut aussi, quand on écrit un roman, laisser vivre ses personnages.